

Avignon. Deuxième volet du triptyque présenté en Avignon par Pippo Delbono Guerra est une pièce d'une humanité rare. Bouleversant  
di Zoè Lin (L'HUMANITE', 20/07/2002)

Parias de tous les pays, unissez-vous !

Il ose parler d'utopie et de révolution. D'amour et de désir. Pippo Delbono convoque au tribunal de l'humanité Che Guevara, les Indiens des Chiapas et les autres.

Un homme seul s'avance sur le devant de la scène, une large brassée de fleurs dans les bras ; décrit un cercle et s'arrête, face au public. Hiroshima, la guerre dans tous ses états sont passés, laissant leurs traces indélébiles. Pippo Delbono reprend la parole, micro à la main. Les musiciens sont installés, les acteurs peuvent jouer, dans un désordre ordonné, selon une chorégraphie orchestrée. Musica, maestro ! Il était une fois. Car Pippo Delbono nous raconte des histoires, c'est un conteur comme on en croise rarement, de ceux capables de vous emporter loin, loin sur des chemins de traverse, là où l'on croise des gens, à la marge, diraient les sociologues de tout poil, des gens étranges, étrangement, différents, bizarres, bizarrement ailleurs. La guerre, Guerra en italien, cette violence faite aux hommes, aux femmes, aux enfants, une violence pernicieuse qui s'immisce partout dans la tête par tous les pores. · Sarajevo, où des familles déchirées ont vu leur ville en lambeaux. Pippo Delbono lit alors un échange épistolaire avec un ami de Sarajevo, et Sarajevo devient emblématique de tout et de rien, de cette violence et de cette inhumanité qui semblent régner sur le monde. Et le monde a mal, et le monde de se replier sur lui-même, refusant de voir autour de lui, de voir l'autre, à côté, son voisin de palier, son collègue, sa " moitié ", ce SDF croisé là, tous les matins, et qu'on ne regarde plus, à force de le croiser justement. Pippo Delbono met en scène toute cette humanité, blessée, brisée, cabossée, écorchée. " Une grande révolution ne peut naître que d'un grand sentiment d'amour. " Cette phrase, trouvée dans un vieux carnet à Cuba et signée du Che, Delbono la fait sienne, mais plus encore. Il la met en pratique là, devant nos yeux de spectateurs blasés. Et qui, soudain, se transforment devant ce geste artistique d'une générosité sans borne, pur serait-on tenté d'écrire. Pippo Delbono ne se contente pas du dire, il pratique le faire, tend la main à son prochain comme même les grenouilles de bénitier ne le font plus. Et son prochain, peu importe qui il est pourvu qu'il accepte de faire un bout de chemin, ensemble. Il ose parler d'amour quand d'autres pratiquent la guerre et la haine à volonté. Parias de tous les pays, unissez-vous ! Et ils sont légion. Car comment comprendre la guerre, celle qui se joue sur des champs de bataille loin de nous, dont les enjeux géopolitiques sont si vagues qu'ils nous échappent, quand on ne voit pas celle qui, pernicieuse, presque avec délectation, se trame à nos pieds. Alors Delbono raconte encore et encore, ces hommes estropiés dans leur chair comme dans leur cour avec cette distance qui invoque le respect, requiert cette attention dont on avait perdu l'habitude. Il nous entraîne dans cette sarabande folle, dans cette cour des miracles où plus personne, au finale, ne sait plus qui est qui, qui est à sa place et qui ne l'est pas. Et du haut de sa carcasse, il danse, virevolte, tandis que les acteurs deviennent une mécanique implacable, que les béquilles battent des ailes, que des hommes vampires s'abreuvent du sang de leur voisin. Un chaos invraisemblable, indescriptible qui prend fin, aussi vite qu'il avait commencé. Alors un clown, puis un Pierrot s'assoient dans un silence assourdissant et regardent le public, droit dans les yeux, droit au cœur. Tous les acteurs entrent main dans la main. Le temps semble soudain suspendu. Seuls les bravos et les vivats viennent interrompre ce moment de bonheur partagé.